

Viviane Philips



Les Lumières du passé



Du même auteur :

- *EvoIncent* 2011
- *Les Lumières du passé*. 2014

EXTRAIT

« *Le roman, c'est la clef des chambres interdites de notre maison.* »

Louis Aragon, *Les Cloches de Bâle*

Les Lumières du passé



La route de la vie est celle que l'on croit pouvoir prendre ; croire pouvoir s'approprié celle de gauche ou celle de droite n'est qu'une utopie, la vie est tracée d'avance et vous finirez toujours par la même constatation, celle que la route de la vie est celle qui vous est destinée dès votre premier cri.

Viviane Philips

Générique par ordre d'entrée

Louise de Silphi

Marc Leblanc

Jean de Vilandri

Éveline de Borschild

Lucien Rigolait

Martha

Commissaire Morin

Louis Martignac

Alphonse Salpontiére

Gaspar

Léon

Si certains personnages ou lieux peuvent être réels, l'histoire est fictive. Toute ressemblance ne serait que fortuite.

Chapitre I

Quand le passé resurgit

1

La Route

Septembre 2011

La voiture file à vive allure sur la portion de l'autoroute de Bordeaux à Saintes, laissant derrière elle la route des Estuaires. La conductrice fixe la route, le regard décidé ; elle veut quitter au plus vite la route du Soleil pour rejoindre le périphérique de Paris. Et, ceci, avant que ce dernier ne soit pris d'assaut par un flot de travailleurs exténués. Ce sont, en général, des personnes civilisées mais qui, transformées par le bitume, deviennent une faune primitive ; les Pierrafeu dans toute leur splendeur ! Le splendide bolide de luxe X6 hybride de marque allemande étincelle dans sa robe blanche. Il aborde maintenant l'entrée de l'autoroute A10 appelée l'Aquitaine ; elle relie Bordeaux à Paris via Niort, Poitiers, Tours et Orléans. C'est la route la plus longue de France, 543 km sous un même numéro. « Que de bitume ! » se dit Louise tout en se rendant compte que, sans cela, elle mettrait le double de temps pour arriver à destination ; la modernité a son lot de bon, quoi que l'on en pense ou dise. La conductrice regarda nerveusement la montre

digitale du tableau de bord, 04 h 00, elle roule déjà depuis plus de deux heures ; elle ne ressent pas de fatigue mais un mal de tête a subtilement pris place et commence à être lancinant. Mentalement, elle fait le décompte des kilomètres lui restant à parcourir avant qu'elle ne puisse rejoindre son domicile ; encore 713 km.

À travers son pare-brise, Louise voit la nuit muter délicatement en journée.

Le ciel commence à s'éclaircir, il donne l'impression de se diviser, de devenir plus clair au milieu du point de vision, avec une couleur violette sur les contours. Radio Trafic lance les communiqués d'usage des états des routes et du temps.

– Le jour se lève nous n'avons aucun bouchon à signaler. La température actuelle est de 18 °C, cet après-midi, la température montera jusqu'à 26 °C en Île-de-France...

Le regard de Louise se porte sur la ligne d'horizon, elle affiche une lueur orangée ; bientôt le ciel prendra feu. Elle est toujours émerveillée par cette aventure entre la nuit et le jour, ce réveil à la vie, accompagné des chants d'oiseaux, où le ciel, les arbres, les terres, tout a une couleur particulière. Un moment où elle puise la force du réveil de la terre et fait union avec elle. Moment d'extase qu'elle aimerait garder éternellement pour elle.

Doucement, les grondements sourds du moteur font place aux souvenirs, ceux des grondements des vagues de l'Atlantique qu'elle et son mari viennent de quitter. Ce bruit intense que font les vagues qui, rythmées au gré du vent, viennent se fracasser sur les rives et qui, le soir, se transforment en vagues d'or. Louise se remémore ces moments privilégiés qu'elle vient d'abandonner et qui lui manquent déjà. Ces dernières vacances dans cet endroit magique, qui venaient de s'achever ; pourtant, elle les avait prolongées le plus longtemps possible, ne voulant pas que le temps lui prenne ces derniers moments de privilège, qu'elle avait voulu exclusifs. Une plénitude qu'elle retrouve chaque fois indemne, quand elle se réfugie entre la côte Atlantique et l'estuaire de la Gironde.

Cette perception qui, à chaque fois, est renouvelée dès leur descente du bac amphidrome à la pointe de Grave, comme si, enfin, elle revenait à la maison.



2

Gironde

Juin 2011

Cette année était des plus particulières pour le couple, elle était le dernier voyage que Louise et Marc entreprendraient ensemble ; c'est pourquoi, ce voyage, Louise voulait en tirer un maximum de souvenirs, alors pas question de déroger à une seule étape. Elle voulait s'imprégner du moment présent, humer l'odeur des pins ; prendre du plaisir, tout simplement ; faire d'un adieu un moment de bonheur et non de regret.

Depuis 1997, toutes les années, Louise et sa famille descendaient de l'autoroute du Soleil, à Saintes, pour se diriger vers Royan, la principale ville de la côte de Beauté. Un choix surprenant, puisqu'ils auraient pu continuer le chemin sur l'autoroute A10, vers Bordeaux, et ensuite prendre le pont d'Aquitaine pour descendre vers Arcachon ; un sérieux gain de temps. Seulement, le temps n'est pas en course quand on peut profiter d'une faune et d'une flore époustouflantes et sortir de ce bitume froid de

l'autoroute ; une jouissance en soi et l'apogée d'un début de liberté.

Alors pourquoi s'en seraient-ils privés ?

Une fois arrivés dans la petite ville balnéaire, ils se mettaient en file d'attente pour traverser le plus vaste estuaire d'Europe, la Gironde. Une traversée qui les menait à Verdon-sur-Mer.

Un monde à part qui se logeait sur un vaste territoire allant de Bordeaux à Cordouan qui, de surcroît, était délimité, côté océan, par une ligne imaginaire située de la pointe de Grave à la pointe de Suzac. Une beauté de la nature.

Depuis tant d'années que Louise et Marc réalisaient cette traversée, ils avaient pris les devants, les files d'attente étaient un lointain souvenir, il fallait qu'ils arrivent pour le premier embarquement. Voilà une des raisons pour lesquelles le couple roulait de nuit ; ils arrivaient au petit matin pour le premier embarquement.

Louise avait passé le péage de l'embarcadère et était maintenant garée à l'aire d'embarquement, parmi des dizaines d'autres automobiles, et camping-cars. Captifs de la voiture, ils étaient en attente du bon vouloir de l'embarcation amphidrome¹ où la voiture

¹ Amphidrome est une appellation marine elle est relative à un bateau pouvant naviguer dans les deux sens, l'avant devant l'arrière et vice versa.

allait longer les 78 m de long du monstre d'acier. La X6 attendait patiemment d'être logée dans cette masse de tôle de plus de 1 600 tonnes. Louise était toujours émerveillée par le savoir-faire qui faisait flotter ce cachalot d'acier. Quand il ouvrait sa gueule béante, il engloutissait jusqu'à 146 véhicules et 600 passagers ; un bijou de technologie qui, en moins de vingt minutes, vous faisait rallier votre destination. Un bien précieux pour nos poumons que de pouvoir respirer l'air de l'estuaire, de ne pas les asphyxier en engloutissant l'air vicié du bitume.

Louise se tourna vers Marc et lui parla comme elle l'aurait fait à ses enfants.

– Le bac va bientôt arriver, on va enfin pouvoir se délasser les jambes.

Marc était pensif, comme à son habitude, il était pris par ses idées ; le propre de la maladie dont il souffrait, une grave dépression dans laquelle il s'était enfoncé jour après jour, année après année, avec des prises médicamenteuses toujours de plus en plus fortes. Des psychotropes, calmants, antidépresseurs et neuroleptiques qui l'assommaient sans trop lui rendre la vie plus « rose ». Une des multiples conséquences d'une simple opération, dite « de routine », une pharyngotomie², par ailleurs complètement ratée.

² La pharyngotomie chirurgicale classique ou uvulo-palato-pharyngoplastie : est l'excision d'une partie ou de la totalité de la luette, des amygdales (si elles sont obstructives), et du raccourcissement du voile du palais.

Quand il y a un tel manquement de lucidité - dirons-nous « de professionnalisme » - chez un chirurgien, on est en droit de se demander si, la veille de l'opération chirurgicale, le chirurgien n'aurait pas passé sa soirée sur la chaîne Arte, sur laquelle aurait défilé le film *Massacre à la Tronçonneuse*. Le film étant, comme l'opération, une véritable boucherie, le chirurgien en aurait fait un remake le lendemain.

Louise réattaqua :

- Marc, tu m'entends ?

Elle avait l'habitude de devoir répéter à outrance ses demandes, ses suppositions... c'était même devenu une habitude chez elle qui, parfois, sans qu'elle ne s'en rende compte, persistait dans une conversation avec d'autres intervenants.

Ceci pouvait alors donner une situation des plus cocasses.

- Oui j'ai compris, ne crie pas comme ça !

Quand Marc était surpris, il se mettait immédiatement sur le qui-vive.

- Ben voyons ! encore sur la défensive... Marc, voix aiguë ne dit pas cri, susurra-t-elle.

Et, comme une fillette excitée, comprenant la fin du calvaire qu'est l'immobilisme, elle dressa un doigt vers un point à l'horizon, là où se dessinait la forme imposante du poisson d'acier. Au loin, l'ombre du navire se dessinait, majestueux par sa hauteur et sa largeur ; cependant, il n'était qu'un poisson sans tête ni queue, qui rejoint son destin et qui,

communément, est appelé « bac ». Une fois amarré, il allait décharger son flot de véhicules et de piétons, prêts à se déverser vers l'extérieur. Des conducteurs, avides d'espace terrestre, guidés suivant le bon gré de l'équipage. Exercice bien moins fastidieux que l'était le chargement du 4x4 X6 de Louise dans l'espace où il allait prendre place. L'équipage se mit en mode « fourmilière », faisant de grands signes aux voitures, dirigeant celles-ci comme des marionnettes désarticulées. Un Allemand vociférait au steward que son camping-car ne pouvait rentrer dans la place lui étant réservée ; le steward fit volte-face.

– Monsieur, ici c'est moi qui dirige ; si je vous dis que ça passe, ça passe. Avancez ! *Bitte, noch vorwärts, schneller...*

Un ordre qui claquait comme un fouet, et l'Allemand finit par capituler, fustigeant le steward et ces Français toujours trop sûrs d'eux. La bonne nouvelle c'est que cela fit avancer l'accumulation de véhicules attenants à l'arrière.

Il suffisait d'un irréductible et c'était un embouteillage identique à ceux du périphérique de Paris un vendredi après-midi. Devant Louise, un grand gaillard faisait signe de se garer dans la file de droite, entre la coque du bateau et un énorme camping-car. Aguerrie à ce genre de manœuvre, Louise se laissait guider, tout en se disant « Pourvu que cela passe ! ». Marc, de son côté, avait décidé de guider Louise de l'intérieur de l'habitacle.

- Attention ! Non un peu à gauche, gauche.
- Marc, le steward dit à droite, je vais à droite.
- Oui mais si tu vas un peu à gauche tu seras moins contre le camping-car.
- Tu vas dire cela au gars qui gesticule devant toi.
- Moi je dis ça mais, comme toujours, on ne m'écoute pas !

Bon Dieu ! Comme si ce n'était déjà pas assez difficile comme cela, fallait qu'il s'en mêle...

- Voilà, la voiture est garée ! Content ? Peut-être trop à droite ? lui dit-elle en rigolant.

Bougon il répondit :

- Et je sors comment maintenant ? Je suis collé à la coque du bateau.

À grand renfort de mouvements, il lui fit une animation du style « simsonnien ». Bart Simson dans toute sa splendeur ! Il ne lui manquait plus que le hamburger dans la main gauche et la bière dans l'autre.

Louise ouvrit la porte de son véhicule et sortit du confort des sièges moelleux garnis de cuir ivoire du 4x4, tout en continuant de discuter.

- Marc, les voitures ont toujours été en rangs, serrés un peu comme à la queue leu leu, et puis toi, comme moi et tous les autres estivants sur ce bateau, se demanderont, en montant la passerelle, dans quel état ils vont retrouver leur voiture à la sortie.

Marc se mit tout d'un coup à chanter la chanson de Bézu.



- À la queue leu leu
À la queue leu leu
À la queue leu leu
À À À À
Tout le monde s'éclate à la queue leu leu
Tout le monde se marre à la queue leu leu
Tout le monde chante à la queue leu leu
Tout le monde danse à la queue leu leu
À À À À la queue leu leu
À À À À la queue leu leu
Aaaaaah Aaaaaah Aaah Ah la queue leu leu
Tout le monde s'éclate à la queue leu leu



La voix de Marc résonnait dans cet immense parking de métal et Louise le dévisagea avec un regard pénétrant et étincelant. Ces yeux semblaient jeter les feux de Saint-Elme³ ; elle était furieuse de l'inconscience de Marc.

- Marc arrête ! On se fait remarquer.
- Ce n'est pas rigolo ? Tu rigoles avec rien Louise ; merde, on est vacance ou non ! ?
- Indubitablement ! cracha-t-elle.
Puis, se radoucissant :
- À moi aussi cette chanson me traverse l'esprit à chaque traversée ; seulement, quand on la chantait,

³ Feu de Saint-Elme : décharge électrique lumineuse qui provient d'objets élevés (mâts, paratonnerre...)

c'était ailleurs que dans le parking d'un bateau et c'était moins repérant avec les enfants.

Marc mit ses yeux en forme d'amande, ce qui lui donna un air très « japonisant » ; pas sûr que c'était cela qu'il voulait réaliser avec cette mimique, quoiqu'avec lui, on ne savait jamais. Il rétorqua par une boutade, comme à son habitude.

– Bof ! Mais on est toujours des grands enfants, on a juste un peu rétréci.

Et il se mit à rire.

Marc et son humour... Louise en avait ras la casquette, mais bon, elle savait rester philanthrope. Marc avait ses moments amusants et, là, même si elle ne voulait pas le reconnaître, ça l'était. « Et merde ! se dit-elle. Voilà que, même sans le vouloir, cette chanson passe en boucle. Surprenant ! pensa-t-elle, comme un refrain peut vous anéantir les neurones. »

Ils prirent tous deux le chemin de la passerelle, direction le restaurant, pour le petit-déjeuner.

– Tu veux des croissants ? lui demanda Marc

Louise était parfois surprise par l'attitude dite « normale » de Marc. Une partie de sa conscience était intacte ; à un moment donné, il y avait ce déclic, mais nul ne pouvait le prévoir. Quand, tel un éclair, elle ne demandait qu'à s'allumer, on ne pouvait rien espérer d'autre qu'elle ne s'éteigne pas.

– Merci, Marc, oui, avec un café au lait.

Et, en rigolant, elle ajouta :

– Du moment que tu ne chantes pas au bar...

- Eh ! mauvaise langue... J'ajoute un jus d'orange, lui répondit Marc.

Une bouffée d'air pur lui sauta au visage, elle adorait ces moments où elle avait, elle-même, l'air normal. Marc réagissait de lui-même, sans qu'elle doive le couvrir comme un enfant, des moments où elle retrouvait l'homme qu'elle avait épousé trente ans plus tôt.

- Pourvu que cela dure encore un moment, marmonna-t-elle en s'asseyant dans les fauteuils rouge écarlate du restaurant avec, en vue, au lointain, le phare de Cordouan et la marina de Royan.

Une rivalité de luxe entre bateaux où les uns étaient plus beaux, plus grands que d'autres ; décor moderne, mais s'intégrant parfaitement dans l'atmosphère de cette petite ville de plaisance. Celui-ci ramenait la famille à un rythme plus serein, cadencé par les vagues que le bateau laissait derrière lui.



3

Le Médoc

Juin 2011

La BMW X6 de Louise descendit du bac et commença à se frayer un chemin entre l'embarcadère et les badauds attendant le bac dans le sens du retour. Encombrant ainsi Port-Bloc, petit village bien vivant tirant son nom des blocs de pierre, amenés là par gabares pour les travaux de fixation de la côte, en 1850.

Louise aurait bien vu, à la descente du bac, une pancarte avec les mots suivants :

– Arrivez ici et plongez dans l'océan ! Explorez les sentiers pédestres et les chemins cavaliers ; enivrez-vous du parfum des pins ! N'oubliez pas de savourer l'art culinaire médocain et goûtez des yeux la beauté des vignes ou enivrez-vous des plus prestigieux vignobles du Médoc !

Louise bifurqua à droite pour prendre la route des grands lacs, rejoignant ainsi les espaces naturels de la Gironde.

Un patrimoine qui abritait une grande diversité biologique et qui époustouflait les sens. Un instant où, goulûment, ils aspiraient de larges bouffées d'air pur. Cette richesse naturelle était une bénédiction des dieux, avec ces prés salés, ces marais et pins des landes à foison, la présence de lagunes d'origine glaciaire... Louise aurait dû se faire violence pour ne plus revenir dans cet écosystème fragile, mais tellement propice à la détente et à de captivantes promenades. Elle était native d'un petit pays de 318 km, enclavé entre les Pays-Bas, l'Allemagne, le Luxembourg et la France. Elle avait la nationalité belge, mais c'est en Gironde qu'elle se sentait chez elle. Sept kilomètres et onze minutes plus tard ; premier arrêt du couple, comme les années précédentes.

Soulac-sur-Mer ; écrit *Solac* en occitan/gascon. Le nom de la petite ville balnéaire avait diverses possibilités d'origine. Louise les connaissait par cœur, son ami Jean de Vilandri, fin politologue et philosophe réputé, natif de la région, connaissait son exaltation pour la région et lui avait transmis toutes ses connaissances, qui étaient titanesques ; une véritable encyclopédie !

